

qui sert de morale au film. Dans un esprit millénariste, John Coffey (notez les initiales), descendant d'une race d'esclaves, ira au supplice afin de sauver l'humanité. Mais que de temps pour y arriver !

M. C.

LA MAISON DE L'HORREUR

HOUSE ON HAUNTED HILL
Américain, de William Malone,
avec Geoffrey Rush, Famke Janssen,
Taye Diggs, Ali Larter, Peter Gallagher,
Bridgette Wilson, Jeffrey Combs.



En matière de fantastique, Hollywood fait preuve actuellement d'une imagination très limitée. Quand ils ne ressortent pas de vieux thèmes comme l'attaque d'animaux maléfiques (*La Nuit des chauves-souris*), les producteurs jouent la carte du remake. À tout prendre, revisiter *La Nuit de tous les mystères* (William Castle, 1958) n'était pas une mauvaise idée. La trame ne servant que de prétexte à une suite d'effets horribles (une femme infidèle tente de camoufler le meurtre de son encombrant mari derrière les excès d'une fête macabre qui tourne mal), les auteurs de la nouvelle version avaient quasiment carte blanche pour éprouver les nerfs des spectateurs. Un flash-back initial très effrayant sur les origines de la maison hantée (un ancien hôpital psychiatrique dont les patients ont massacré naguère le directeur sadique), suivi d'un hallucinant tour de manège sur un rollercoaster, qui met en abyme le principe même du genre (la peur sans le danger), laissent augurer du meilleur. Mais, rapidement, William Malone revoit ses ambitions à la baisse et se contente de remettre au goût technologique d'aujourd'hui les péripéties de l'original. Les connaisseurs se régaleront de la démarche boiteuse de Jeffrey Combs (*Re-Animator*) en fantôme de chirurgien fou et ils salueront le maquillage qui donne à Geoffrey Rush la tête de Vincent Price. Ils étaient en droit d'espérer mieux.

Ph. R.

MAMIROLLE

Français, de Brigitte Coscas,
avec Lou Doillon, Sylvain Jacques.



Mamirolle est un village du haut Jura où se termine l'histoire d'amour fou d'une lycéenne fugueuse et d'un jeune homme en phase finale du cancer. Il y a de la neige, du sexe et de la mort, mais aussi beaucoup d'incohérences narratives. Le charme de Lou Doillon (trop semblable à son personnage des *Mauvaises Fréquentations* de Jean-Pierre Améris) et la beauté de Sylvain Jacques ne suffisent qu'à eux-mêmes, l'ambition romantique (poétique peut-être) du film passe à côté. Pour la réalisatrice, le faux pas est inquiétant : dans sa note d'intention (dossier de presse), le recours au « voyage intérieur » fait figure d'alibi qui n'excuse pas les approximations temporelles et factuelles dévitalisant et discréditant le récit. Entre inconsistance et invraisemblances, quels peuvent être l'enjeu et la nécessité de *Mamirolle* ?

F. A.

MARIAGE À L'ANGLAISE

THIS YEAR'S LOVE
Anglais, de David Kane, avec
Catherine McCormack, Douglas
Henshall, Kathy Burke, Jennifer Ehle,
Ian Hart, Dougray Scott, Emily Woof.



Paul Gheffow

Danny, tatoueur, au lit avec Hannah, jolie styliste : c'est le matin de leur mariage qui durera 35 minutes. Après s'être consolé avec Mary, chanteuse potelée, Danny s'éclate dans les bras de Sophie, mère célibataire, neurasthénique, snob et alcoolique. Ruant dans les brancards, Sophie se venge sur son premier amant, entame des liaisons à la queue leu leu : avec Liam par exemple, collectionneur

de manga des meilleures années : avec Cameron, don Juan cynique et peintre crado, dont Mary et Hannah seront également les victimes. Ronde classique des paumés de la capitale, aux prénoms réunissant chardon, shamrock et rose. Soudain, Danny surprend Hannah au lit avec une certaine Kathy. Amour de l'année ? Divisée en trois volets d'un an chacun, la comédie boucle la boucle, mais ne décolle jamais. Près de Primrose Hill, les décors laissent entrevoir quelques arbres au bord d'un canal. Le chassé-croisé est relevé par des moments grand-guignolesques, grâce à une petite lucidité du regard que les acteurs du ballet portent sur eux-mêmes, Cameron se comparant avec ironie à Modigliani, à Egon Schiele, récitant le beau poème ancien que Sophie a trouvé aux puces, mais la mièvrerie de l'ensemble gêne. À la mode, le cinéma britannique se distingue par deux courants : le foisonnement de productions dites réalistes, de Loach au *Life Is Sweet* de Leigh et à l'âpreté vulgaire d'un *Nil by Mouth* (*Ne pas avaler*) de Gary Oldman : d'autre part, un essor de la comédie. Et puis on les mélange. Frears a instauré la cohabitation de la bourgeoisie et de la classe ouvrière. *Quatre Mariages et un enterrement* a scellé la réussite de la comédie chic : *Sliding Doors* et *Shooting Fish* en furent des exemples récents. Dureté et sentimentalité caractérisent *Brassed Off* et *The Full Monty*. Romantisme et satire sont supposés se marier. Ces êtres volages, sont-ce des personnages, ou succombent-ils à « la tentation du théâtre » (voir l'article de Noël Herpe sur *Ratcatcher*, *Positif* n° 467, p. 6) en devenant de pâles figures d'une *com-media dell'arte* à l'anglaise ?

E. O'N.

MARIE, NONNA, LA VIERGE ET MOI

Français, de Francis Renaud, avec
Maïa Morgenstern, Dominique Bettenfeld,
Philippe Nahon.



Sorti quelques jours après sa diffusion sur Arte, situé dans la Lorraine des hauts fourneaux et d'un catholicisme planteur